

La maison

1. La construction de la maison

Depuis que nous avons quitté la maison de mes grands-parents au Mont Haskora, nous n'avions cessé de changer de logement. Mon père semblait vivre une crise à cause de la transplantation à la ville. Vivre parmi les Algériens, les Rhiata, les Tsoul équivalait à une acculturation tribale.

Mon père, au cours de ses pérégrinations, avait essayé toutes les combinaisons ethniques possibles qui s'offraient à lui, mais aucune ne lui convenait. La seule solution résidait dans l'acquisition d'un logement individuel. Ainsi, il aurait un espace propre qui lui permettrait de s'enraciner définitivement.

Le notaire, Si Ali Gomari, vendait des lots de terrain à Bab-el-kasba près du four et du bain des Tantan, une localisation idéale pour un logement. L'école, les épiceries, une voie publique et une séguia toutes proches faisaient de Bab-el-kasba un quartier fortement recherché par tous ceux qui étaient dans le même cas que mon père.

Gomari, homme intelligent et assez âgé pour se permettre de brader ses terres afin de satisfaire les désirs de son épouse, avait décidé de vendre un jardin potager qu'il avait découpé en quatre lots d'un are chacun. Il céda à mon père un de ces lots planté d'arbres fruitiers que dominait un grand figuier et ce, en 1954.

Au fait, le pays connaissait des troubles politiques qui se répercutaient sur le plan local. Les Branès rallièrent dès la première heure l'armée de libération et exigèrent de leurs contribuables de boycotter les Rhiata perçus comme traîtres à la cause nationale pour leur collaboration avec les Autorités françaises.

L'animosité atavique entre les deux tribus resurgit avec plus de violence. Les Branès n'admirent jamais que les Rhiata se soient soumis aux Français et, pire encore, qu'ils se soient joints à l'armée française pour les combattre. L'atmosphère dans le pays était chargée de haine et de désir de vengeance.

Plusieurs Rhiata catalogués comme collaborateurs furent abattus en plein jour y compris leur puissant caïd et ce, par des maquisards Branès. Mon père avait reçu la sommation de quitter le *haouch* qu'il louait à un des Rhiata accusé de collaboration.

La construction de la maison nécessitait des ressources que mon père ne possédait pas. Il opta pour la solution la plus économique et la moins consommatrice de temps. Pour marquer la limite de la propriété, mon père avait dressé une clôture de roseaux assemblés en palissade laissant une ouverture sur le chemin public en guise de porte qu'il fermait en plaçant une demi-tôle de zinc.

Le soir, après son travail, mon père se consacrait à la construction de la maison. Il prépara le sol en coupant les arbres fruitiers qui gênaient l'exécution de son plan. Mal préparé au travail physique, il avait pris un manœuvre pour l'aider. Ali Louadi, un des Rhiata, procédait aux travaux de terrassement de cette partie du terrain qui allait voir l'édification de la première pièce.

Les fondations creusées sur le côté occidental du lot respectaient le figuier géant, mais éliminaient les orangers. La terre remuée servait à la confection de briques. La terre arable et la terre des fondations assemblées étaient mélangées avec de la paille aspergée d'eau et malaxée à la pelle jusqu'à ce que les fétus de paille disparaissent dans la pâte terreuse. Un cadre en bois servant de moule était rempli puis tassé par l'ouvrier avant de le retirer livrant ainsi une brique en terre crue. Le lendemain, toutes les briques préparées la nuit séchaient au soleil. Ces travaux avaient lieu sous la lumière d'une lampe à pétrole.

La construction proprement dite commença lorsqu'il y eut suffisamment de briques préparées. Au bout de vingt-quatre heures, une grande pièce se dressait couverte d'un toit en tôle sous le figuier. Les murs, pas encore secs, furent enduits de chaux. Tous les matériaux utilisés avaient

été pris sur le terrain même ; seule la toiture avait été achetée chez un ferrailleur. Mes parents misaient sur la puissance du chergui pour sécher les murs.

Nous avons déménagé deux jours après. Tout était encore humide et les murs étaient encore mous. Personne ne devait ni toucher ni s'appuyer sur les murs pour éviter de les déformer. Ma mère, en faisant le tour de la *maison*, s'était aperçue que le figuier penchait dangereusement vers la pièce. En outre, à Bab-el-kasba où nous nous étions installés, la puissance du vent était maximale augmentant d'autant plus le danger.

Si ma mère voulut se débarrasser à tout prix du figuier, elle se heurta à mon père qui voulait, quant à lui, utiliser son ombre l'été. Ma mère refusait d'occuper le logement tant qu'une solution ne serait pas trouvée. Mon père étaya le figuier avec deux solides madriers. Il nous précisa que, même si l'apocalypse survenait, l'arbre tiendrait. Cela rassura ma mère qui nous accorda à partir de ce moment, à sa manière, l'autorisation d'habiter cette immense pièce munie d'une seule porte et sans fenêtre. Il fallait allumer une bougie ou une lampe à pétrole en plein jour pour y entrer.

À l'opposé de la chambre, sur le côté oriental, mon père avait aménagé la fameuse et inévitable *matmora*. Le cabinet de toilette se trouvait dans la direction de la qibla, ce qui faisait râler ma mère lorsqu'elle priait à l'intérieur de la chambre. Mon père lui rappela le nombre infini de ces *matmoras* qui se trouvaient toutes dans la direction de la Mecque et lui recommanda de prier en pensant à Dieu et non à la *matmora*.

La toiture comportait des trous que mon père bouchait au fur et à mesure d'une exploration minutieuse. Quand il pleuvait, l'eau s'égouttait à travers le plafond, ce qui rendait le séjour dans la pièce difficile. Comme la toiture avait été posée la nuit, les trous avaient échappé à la vigilance parentale. La première pluie nous fit prendre conscience que nous vivions sous une passoire. À l'époque, les produits plastiques n'existaient pas. Il fallut attendre l'indépendance pour les voir inonder le marché.

Mon père bouchait les trous les plus apparents, surtout les plus facilement repérables grâce à la lumière qu'ils laissaient filtrer. À l'intérieur de la chambre, cinq rayons de lumière correspondaient donc à cinq trous. Mon père, juché sur une caisse en bois, glissait dans le premier trou une tige de fil de fer que ma mère devait tenir. Quant à lui, il grimpeait sur le toit et muni d'une marmite remplie de goudron préalablement fondu, il bouchait les trous après que ma mère eut retiré le fil de fer.

Ce procédé résolut le problème des plus gros trous. Cependant, les plus petits d'entre eux n'étaient guère décelables à la lumière du jour, mais ils l'étaient cruellement les jours de pluie, surtout quand il s'agissait de pluies nocturnes.

Pour limiter les dégâts, mon père avait préparé à titre préventif des boîtes de conserve d'olives en fer blanc. La nuit venue, il les accrochait à même le plafond. C'est ainsi que nous dormions sous une dizaine de boîtes métalliques. Lorsqu'une goutte d'eau heurtait le fond de la boîte vide, elle produisait un son de cloche. Chaque boîte avait sa propre sonorité qui dépendait de la distance entre le plafond et le point d'impact.

Ma mère eut l'idée de placer dans chaque boîte un morceau de vieux tissu pour l'insonoriser. Cette astuce nous avait permis de connaître des nuits tranquilles. Les giboulées printanières améliorèrent les techniques paternelles de lutte contre les avaries de la toiture.

Mon père m'avait enseigné sa technique pour le suppléer en cas de besoin. Du fait de ma petite taille et de mon faible poids, il m'était facile de me promener sur les tôles sans déranger leur agencement. Cet avantage du poids que j'avais sur mon père fit de moi le chasseur des trous. Être chargé de faire fondre le goudron me convenait particulièrement, car j'en profitais pour faire fondre de vieilles semelles de crêpe qui me servaient à la préparation de la glu pour la chasse aux chardonnerets.

La construction de cette première tranche de notre logement, si elle évitait à mon père de payer chaque mois un loyer, ne modifiait guère notre statut social. Nous y étions pourtant heureux même si la corvée d'eau potable posait un problème. Cependant, Bit Gholam reçut une borne-fontaine d'eau potable qui mit fin au tracas que procurait la corvée d'eau. Haddima était assignée

à cette tâche. Quant à moi, j'étais soustrait à ce devoir parce que j'allais à l'école et aussi parce que ma sœur, en y allant sans moi, pouvait échanger des mots avec des garçons sans crainte d'être dénoncée.

C'était une belle fontaine en fonte installée par la municipalité devant les maisons des Tantan et elle attirait tout le monde. Comme par miracle, tous les enfants voulaient s'acquitter de la corvée d'eau. Pour limiter les abus de moulinage et éviter des dégradations possibles, un gardien fut placé à côté de cette fontaine.

Quand je me rappelais la peine que j'avais endurée pour puiser l'eau à la source des Tantan, surtout les jours de pluie, je réalise les progrès que très rapidement la libération du pays avait apporté aux populations des bidonvilles et de la banlieue, entre autres.

Jusqu'à présent, Bit Gholam ne faisait partie ni de la ville, ni de la campagne. À l'indépendance, il fut raccordé au réseau d'eau potable, d'assainissement, d'électricité et au réseau routier urbain. Cependant, pour être branché à ces réseaux, il fallait avoir une maison construite non en terre crue, mais en pierre, ciment et béton armé et selon un plan dûment approuvé par la municipalité.

Aussi notre logement se retrouvait-il exclu de ces bienfaits. Notre voisin, chauffeur de son état dans une entreprise française, s'était lancé dans la construction de son logement aidé par son patron. Au bout d'un mois, elle était prête. À côté d'elle, notre maison avait l'air d'un gourbi. Les Tantan s'étaient lancés eux aussi dans la rénovation de leurs logements, four, bain et café.

Mon père n'avait pas d'économies, car l'indépendance du pays avait entraîné une réduction de l'effectif des soldats en garnison à Taza, ce qui avait poussé l'entreprise pour laquelle il travaillait à fermer et à licencier ses ouvriers. Ne pouvant plus disposer d'un salaire, il devait chercher un travail. Il avait loué aux Tantan une boutique à Bab-el-kasba pour en faire son atelier de tailleur.

Mon père songeait à ce moment à se lancer dans la construction en dur. En 1957, l'année agricole avait rapporté une maigre récolte. Mon père décida de vendre sa part indivise dans la grande ferme de Haskora qu'il avait héritée de son père. Le produit de cette vente était destiné à couvrir le coût de construction de notre lot. Il avait décidé de se passer des services de l'architecte d'origine russe qui devait réaliser les plans. En effet, les gens de Bit Gholam n'appréciaient guère ces derniers à cause de la répartition de l'espace qui rompait avec leurs habitudes.

Pour cela, mon père avait demandé une autorisation pour construire une clôture en dur sur son lot. Une fois obtenue, cette autorisation couvrait la construction clandestine du logement. Comme rien n'était spécifié sur la demande, chaque propriétaire donnait le sens qu'il voulait au mot clôture.

Mon père avait construit un mur de clôture de plus de trois mètres de hauteur ; puis, il avait divisé l'espace en pièces. Il avait couvert le tout d'une dalle en béton armé. Les murs en dur permettaient déjà à notre maison d'être raccordée aux réseaux d'eau, d'assainissement et d'électricité.

Au moment de l'élévation des murs de la maison, mon père avait demandé au *moqadem* Tijani qui se trouvait chez Omar Sanhaji en visite annuelle de lui confectionner des amulettes pour la protection de la nouvelle maison. Il était de coutume chez les Tijani d'enfouir des pierres sur lesquelles leur *moqadem* avait griffonné des formules magiques à pouvoir permanent.

Les Tijani attendaient le passage de leur *moqadem* pour lui demander avis, conseils et amulettes de tous genres. En général, le *moqadem* faisait coïncider sa visite avec la période des récoltes. Ainsi, il prodiguait la baraka spirituelle et récoltait une baraka céréalière !

Les Branès appelaient baraka la récolte de céréales ou de légumineuses se trouvant sur l'aire de dépiquage, appellation qu'elle perdait une fois engrangée. Le paysan recevait de Dieu sa subsistance sur l'aire de dépiquage. Au moment de cette prise de possession de la main de Dieu, le *moqadem* Tijani, détenteur de la baraka spirituelle, arrivait sur les lieux pour percevoir sa quote-part. Homme intelligent, ce *moqadem* visitait les Tijani citadins à la fin du printemps pour recevoir d'eux des dons en espèces et les Tijani ruraux en été pour la collecte des dons en nature.

Le pays des Branès s'étalait sur des altitudes allant de quelques centaines de mètres à des altitudes de milliers de mètres, ce qui faisait que les terres basses connaissaient l'été avant les hautes terres. Le *moqadem* arrangeait son itinéraire au rythme de la progression de l'été sur les flancs des montagnes Branès. De Taza, il se dirigeait vers Kasba Meknassa où il passait en revue toutes ses ouailles. De là, il allait à Bab Labrhal puis à Al bohari, à Oulad Brih ; ensuite, à Haskora et ainsi de suite jusqu'à la fin de son itinéraire qui le ramenait à son point de départ à Béni Khellad où il passait l'hiver jusqu'au printemps suivant.

Cette année, le *moqadem* faisait sa dernière visite, car il décéda en automne. C'était un vieil homme à la barbe et aux habits d'un blanc immaculé et portant un turban blanc lui aussi. Pour l'avoir salué plusieurs fois à chaque visite qu'il faisait à mon père, je conserve de lui l'image d'un homme calme et doux parlant lentement avec un timbre grave tout en évitant de fixer le visage de ses interlocuteurs. Comme il s'adressait aux âmes, il n'avait pas besoin de regarder les visages.

Mon père vénérât cet homme pour les conseils de pondération que le saint homme lui prodiguait toujours. Une fois, à la maison de mon oncle Mohand, lui-même Tijani, je fus autorisé à m'asseoir à côté de lui après que je lui eus remis la *ziara* (don) que mon père lui avait envoyée.

En effet, comme il ne pouvait la recevoir des mains de ma mère, je fus jugé apte à remplacer mon père. J'avais tendu un mouchoir où avait été enrobée par ma mère la *ziara* en espèces au *moqadem* qui la reçut et il m'avait présenté sa main que j'avais embrassée avec ferveur. La *ziara* devait être faite dans le secret, ce qui expliquait l'usage d'un mouchoir.

Agenouillé, je me tenais tranquillement à côté de lui le temps qu'il rédigeât les talismans annuels que les Tijani portaient sur eux nuit et jour. Comme le *moqadem* connaissait la composition des familles, il les avait rédigés sur des carrés de papier blanc. Mes sœurs utérines n'avaient pas le droit d'être rattachées au réseau Tijani, car leur père biologique ne faisait pas partie de la confrérie.

Je suivais attentivement des yeux ce que le *moqadem* écrivait sur le papier et, sans me rendre compte, je m'étais mis à lire à haute voix : *Bismi Allah macha'Allah...* C'était une formule inusitée et inconnue des Branès illettrés. Surpris, puisque je n'avais que sept ans, le *moqadem* loua Allah et pria pour moi. Ceci avait émerveillé les *foqara* Tijani présents qui répandirent l'anecdote comme si cela avait été un miracle dû à la baraka du cheikh.

Ce fait allait être déformé avec le temps et certains racontaient que, à peine âgé de trois ans, j'étais capable de déchiffrer une formule magico-religieuse rédigée par le *moqadem*. Il va s'en dire que tout cela flattait mon orgueil et me poussait à apprendre davantage pour continuer à émerveiller les adultes.

Je m'amusais dès lors à lire les talismans et ex-voto que les femmes venaient accrocher au jujubier de Lalla Mimouna, la servante du saint local de Bit Gholam près duquel nous habitions. Mes amis m'interdirent rapidement de me livrer à un tel jeu, car je risquais d'être frappé par un démon que j'aurais dérangé. En fait, si je dérangeais quelqu'un, c'était le *fqih* Doulati qui s'occupait du cimetière et qui se livrait à de la magie noire. Mon père m'avait confirmé l'interdiction parce que, pour lui, ce que je faisais ne rimait à rien.

Mon père avait donc reçu du cheikh quatre cailloux plats portant des formules magiques contre les démons, les voleurs et le mauvais œil. C'était en fait une assurance prise contre les risques physiques et démoniaques. Cependant, nous nous étions vite retrouvés devant un problème insoluble. En effet, comment pouvait-on répartir quatre cailloux sur les sommets du pentagone qu'était notre lot ?

Le cheikh, poursuivant sa tournée, avait déjà quitté Bit Gholam et mon père ne pouvait pas le rattraper. La sécurité de la maison ne pouvait donc être assurée, car il y avait des risques du côté du chemin public, du cimetière et du puits, ces deux derniers endroits étant forcément squattés par des démons. J'avais suggéré à mon père de casser un caillou en deux pour pouvoir protéger les cinq côtés de notre lot. La solution fut retenue pour blinder magiquement la maison.